

Le combat de David Lapierre

Roman suspense

Denis Rouleau

Éditions des Petits Pains

Le combat de David Lapierre

Remerciements

Je tiens beaucoup à rendre grâce au Seigneur Jésus pour toutes les grâces qu'Il m'a données pour l'écriture de ce roman.

Je tiens aussi à remercier tous ceux qui m'ont aidé dans la vie, particulièrement ma mère qui m'a transmis la foi au Seigneur Jésus.

Le combat de David Lapierre

COURTE BIOGRAPHIE de Denis Rouleau

Madame, Mademoiselle, Monsieur,

Je suis né tout près de Berthierville, dans la Province de Québec, au Canada. J'ai fait mes études classiques au Séminaire Saint-Antoine à Trois-Rivières et au Séminaire de Joliette ainsi que mes études collégiales au Cégep de Joliette.

Je suis diplômé de l'École Polytechnique de Montréal en génie physique. J'ai travaillé quelques années et je suis tombé malade. J'ai alors découvert le monde du bénévolat et de la foi où je m'implique depuis 1990, car j'y ai découvert la joie et la paix en retrouvant ma foi d'enfant.

Cette paix et cette joie sont très importantes dans ma vie aujourd'hui et j'essaie de les nourrir de la meilleure façon possible.

J'écris depuis l'adolescence. En l'an 2000 j'ai délaissé le monde du bénévolat et je me suis consacré alors sérieusement à l'écriture de romans que je conserverais en vue d'une possible publication. Cela me procure beaucoup de joie de partager, via le livre, ma foi catholique avec ceux qui voudront bien les lire. J'ai passé un manuscrit à un jeune homme de ma paroisse et il l'a bien aimé. Voici les titres de mes treize romans dans lesquels certains personnages manifestent leur foi catholique. Je vous les donne dans l'ordre où ils ont été écrits:

Martin et les petits pains,

Joseph et les petits pains,

Anne et la Compagnie fraternelle,

Les blés semés,

La façon d'Émilie,

Les jeux d'Hubert,

Âmes en péril,

Le combat de David Lapierre

Le nomade,

L'adolescent qui voulait émerveiller Dieu,

Les enfants du Royaume,

Les trois futurs prêtres,

La cachette de François,

La mission d'Olivier Marsolais,

Les otages,

Le combat de David Lapierre.

À paraître bientôt :

La mère,

La vie éternelle.

Je suis pleinement heureux dans la vie. Écrire me procure une joie certaine.

Veillez agréer, Madame, Mademoiselle, Monsieur, mes salutations les plus distinguées.

Denis Rouleau

Le combat de David Lapierre

1. Le chien de Charles Lafond

David donna des croquettes de viande séchée à son chien, Kiki, un berger allemand de deux ans. L'ayant nourri, il s'assit dans sa chaise capitaine pour se reposer. Il n'avait rien de prévu à faire plus tard dans sa journée. Son chien revint vers lui après avoir avalé sa pâtée pour lui lécher les mains.

Les fait divers, spécialité de David Lapierre

David Lapierre, 38 ans, avait les cheveux bruns, les yeux bruns. Il était d'une stature plutôt athlétique, bien qu'il ne faisait pas de sports; il mesurait 1 m 85 et pesait 80 kg. Il connut une semaine de travail très ordinaire. Son travail consistait à écrire des textes pour un journal, il était journaliste pour les faits divers. Lui s'intéressait vraiment aux faits divers qui sont bouffés trop souvent par des journalistes. Si son intérêt était si développé, c'est qu'il s'intéressait avant tout aux personnes qui vivaient ces faits divers. Aussi, dans ce Journal L'Étoile Du Matin, on s'efforçait d'approfondir les événements, de les faire parler par témoins interposés, là où excellait David.

Cependant David Lapierre voulait être un journaliste d'enquête, un journaliste qui ne se contentait pas de regarder l'aperçu des personnes et des choses, mais qui trouvait les liens qu'il y avait entre les événements. Aussi il allait au fond de chaque histoire autant qu'il y avait de la chair autour de la nouvelle.

Et quand David ne savait pas comment expliquer un fait délicat, il allait voir son vieil ami, qui était vraiment un *sage*, un catholique de 82 ans qui lui donnait un chemin de réflexion qu'il pouvait développer ensuite par

Le combat de David Lapierre

lui-même, mais toujours ancré dans la foi catholique. Il s'appelait Gabriel. David apprenait beaucoup de ce vieil ami, aussi le ménageait-il quand les événements qu'il racontait devenaient abracadabrants.

Or, un fait nouveau, considéré comme un fait divers par le rédacteur en chef du Journal L'Étoile Du Matin, se présentait à David Lapierre sous un angle peu commun : il s'agissait d'un feu qui avait eu lieu dans une maison cossue, du chien de cette maison qui avait mordu son maître et qui s'était enfui de la maison qui prenait soin de lui.

Un article traitant de tous ces items avait été écrit par un journaliste tout près de sa retraite, Robert Dillon, du Journal L'Étoile Du Matin. L'article relatait que le feu avait été éteint assez rapidement par les pompiers, mais qu'il avait laissé plusieurs dégâts attribués aussi à l'eau. Cela se passait il y a cinq ans, en 2015. Robert Dillon avait écrit aussi un mot sur le chien qui s'était enfui de la maison.

La base de l'enquête de David Lapierre, un adage

David se référait toujours à l'adage suivant : « Le chien est fidèle à son maître ». Cet adage était très important pour David. En effet, si cet adage était faux, qu'en serait-il des autres adages sur le chien, sont-ils tous vrais, ou sont-ils tous faux? Peut-on leur faire confiance comme on fait confiance à son chien? David voulait en avoir le cœur net.

Comme David connaissait bien son chien, il conclut du 'fait divers' qu'il y avait quelque chose qui clochait dans cette affaire. Il décida d'en faire un examen par ses propres moyens. David ne voulait pas prendre le mot *enquête* pour décrire ses activités dans ce domaine, car il ne s'agissait que de recherche sur ce qui s'était passé et non d'un devoir donné par son supérieur au Journal, auquel cas, il aurait utilisé le mot *enquête* pour décrire ses activités. Il voulait savoir quel avait été la cause de la morsure que le chien avait faite à son maître. Mais sans trop penser à l'affaire, David retira cette dernière idée de l'*examen* qu'il voulait mener.

Il n'aurait pas dû enlever de son *examen* le lien qu'il pouvait y avoir entre le feu de la maison et la morsure du chien à son maître, qui était aussi le propriétaire de la maison. Même dans l'examen, il fallait être extrêmement précis sur les faits. Si le chien avait mordu son maître à cause du feu dans la maison, l'adage était sauf et tenait toujours la route. Dans le cas con-

Le combat de David Lapierre

traire, il fallait enquêter sérieusement sur le fait pour connaître la raison de la morsure du chien sur son maître : si l'enquête concluait que le chien avait mordu le maître sans aucune raison valable, alors l'adage n'avait plus aucune valeur et on pouvait le rayer des adages sur le chien avec toutes les conséquences qui s'en suivraient.

David avait remarqué quelque chose de très curieux dans le comportement du chien. « Le chien est fidèle à son maître » disait l'adage. Il fallait quelque chose d'extrêmement dérangement vécu par le chien pour qu'il adopte ce comportement de morsure faite à son maître et surtout ce comportement de fuite de la maison. Le feu dans la propriété n'expliquait absolument rien du comportement anormal du chien, conclut hâtivement David.

Pour réussir son *examen*, David connaissait premièrement un lieu bien déterminé par une adresse civique, soit le 136 Place Lafond à Montréal. Deuxièmement une personne, soit le propriétaire logeant à cette même adresse qui était aussi le maître du chien et troisièmement une cause pour l'*examen* : un feu dans une maison, la morsure d'un chien sur son maître et la fuite du chien de la demeure qui en prenait soin.

David commença donc son examen en complétant toutes les données qu'il possédait sur ce cas inusité. Il devait d'abord faire des recherches sur l'identité du propriétaire du 136 Place Lafond à Montréal en 2015, puis connaissant enfin son nom, le passer dans la base de données du journal pour essayer d'en retirer le plus de renseignements possibles. Il devait passer aussi dans la base de données l'adresse civique pour voir s'il y avait eu un autre article de presse sur la maison située à cette adresse.

La chance lui sourit. Grâce à l'article de Robert Dillon écrit en 2015, il trouva une photo du 136 Place Lafond à Montréal et des quelques dommages que firent le feu et l'eau. Son propriétaire était photographié à côté de la demeure cossue, accompagné de son chien, un berger allemand. Le propriétaire s'appelait Charles Lafond et on avait nommé le bout de la rue sur laquelle il demeurait du nom de son père qui avait mis sur pied une compagnie canadienne de souliers : *Les souliers Lafond*. Charles en avait hérité à la mort de son père survenue il y a quelques années.

Charles Lafond apparaissait sur la photo en noir et blanc. Il semblait assez grand, avait les cheveux clairsemés, portait des lunettes, il avait les oreilles droites et bien collées à sa tête, un nez plutôt volumineux amoindri

Le combat de David Lapierre

par ses lunettes, une bouche bien dessinée et fermée dont les lèvres étaient minces. C'étaient toutes les informations que l'on pouvait retirer de la photo du Journal.

Les preuves de David Lapierre

David avait enfin une photographie de la personne sur laquelle il enquêtait; il avait aussi une photographie du domaine dans lequel cette personne demeurait, et une photographie du chien du propriétaire, le berger allemand. De plus, il y avait une entreprise sur laquelle il pouvait faire des *examens*, la compagnie de souliers. Il ne trouva rien de compromettant en cherchant le nom du propriétaire du 136 Place Lafond en 2015.

Il fit des photocopies de la photographie de la personne recherchée, soit le propriétaire de 2015, de la photographie du chien et de la maison cossue en utilisant la photocopieuse du Journal.

Il commençait ainsi un dossier de presse où s'entasseraient toutes les informations qu'il recueillerait ici et là sur cet événement du 136 Place Lafond.

Pour augmenter sa compréhension de toute l'affaire, il voulut rencontrer Charles Lafond. Aussi, il se rendit à son adresse pour lui parler. Ayant en main sa photo qu'il remisa dans sa serviette, Charles Lafond serait alors facile à identifier. Il chercha sur la carte de Montréal où était située la Place Lafond et la trouva. Il prit son auto et se dirigea vers ce lieu.

La demeure cossue n'avait pas changé; elle était toujours identique à la photographie que David avait d'elle, sauf les différences amenées par la saison; les cicatrices causées par le feu et l'eau étaient toujours visibles. Ces cicatrices n'avaient pas encore été réparées. Il s'approcha de l'entrée de la maison et sonna à la porte.

– Oui? demanda une voix, légèrement rauque.

– Bonjour! Est-ce que je pourrais parler à Monsieur Charles Lafond s'il vous plaît? demanda David.

– De la part de qui? Et pour quelles raisons voulez-vous me parler? demanda la voix.

Le combat de David Lapierre

– Je me nomme David Lapierre. La raison pour vous rencontrer se situe dans le feu qui a eu lieu il y a quelques années et dans la fuite de votre chien de la maison, répondit David.

– J’ai déjà tout expliqué à la Compagnie d’assurance contre le feu, et je ne veux pas recommencer l’explication, dit la voix.

– Je ne représente pas une Compagnie d’assurance contre le feu ni aucune compagnie d’assurance, mais je veux vous demander si votre chien est revenu. J’ai perdu le mien dans des circonstances similaires et je me pose des questions sur mon chien, répondit David.

– Comment savez-vous pour le feu et la perte du chien? demanda la voix.

– J’ai lu dans une vieille édition du journal L’Étoile Du Matin l’histoire sur votre propriété et sur votre chien lors de l’incendie que vous avez vécue il y a cinq ans; j’aimerais savoir si vous avez retrouvé votre chien. Est-ce qu’il est revenu après sa fuite? Le fait qu’il soit revenu me donnerait de l’espoir pour retrouver mon chien. S’il vous plaît, Monsieur Lafond, cette rencontre avec vous est très importante pour moi, répondit David qui semblait très énervé par cette histoire.

– Comment se fait-il que vous connaissiez cet article du Journal L’Étoile? demanda la voix.

– Je faisais une recherche sur les chiens perdus et je suis tombé sur cet article dont l’histoire ressemble à la mienne; mon chien est parti de chez moi, répondit David.

Celui dont on entendait que la voix accepta les réponses de David et le fit entrer dans la maison. Il voulait aussi, en rencontrant une autre personne non seulement tester son déguisement en Charles Lafond, mais avoir un témoin pour témoigner le cas échéant qu’il était bien Charles Lafond.

– Entrez! dit la voix rauque.

Les deux hommes se firent face un court instant. L’homme qui le reçut n’était pas Charles Lafond selon la photo que David avait vue. Alors David, se méfiant de cet homme, s’aperçut que celui qui lui avait répondu se

Le combat de David Lapierre

faisait réellement passer pour Charles Lafond. Celui-ci lui dit de ne pas l'attendre et de se mettre à l'aise, qu'il reviendra lui parler sous peu. Le chien non plus n'était pas celui de Charles Lafond : il avait vu la photo du chien de Charles Lafond qui était un berger allemand et celui-ci était un labrador.

L'homme en face de David Lapierre était de petite taille, ne portait pas de lunettes, avait les oreilles légèrement décollées de la tête. Ce que David avait vu était suffisamment clair pour affirmer que cet homme n'était absolument pas Charles Lafond. De plus, le chien accompagnant l'homme était d'une autre race que celle du chien de Charles Lafond.

Que de contradictions! Il voyait dans cette maison que l'homme qui lui avait répondu était une autre personne que Charles Lafond! Tel était bien le cas, il était évident qu'il n'était pas Charles Lafond! Mais s'il s'entêtait à dire qu'il était Charles Lafond, alors il s'avérait être un menteur effronté, à cause de la photo datant de 2015 que David avait en sa possession. Que voulait-il cacher? se demanda David.

Un imposteur lui répond

– Merci, Monsieur Lafond! dit simplement David pour le tester et pour ne pas le faire soupçonner de ce qu'il savait qu'il n'était pas Charles Lafond.

S'il prétendait être une autre personne que Charles Lafond, il aurait réagi en disant son nom. Personne n'aime se faire passer pour un autre.

– Vous êtes...? demanda celui qui essayait de se faire passer pour Charles Lafond.

– David Lapierre, répondit David.

– Laissez-moi quelques minutes et je vous reviens, dit l'imposteur.

Pendant ce temps, David inspectait les lieux à l'intérieur de la pièce où il avait été reçu. C'était une petite pièce sans recoins, composée de quatre murs droits, peints en blanc, d'un plafond et, nécessairement, d'un plancher fait de bois franc où des traînes en érable, faisant le tour de la pièce, venaient séparer les murs du plancher. Il régnait une odeur de peinture encore fraîche. La nudité de la pièce était presque totale : seules trois paires de couvre-

Le combat de David Lapierre

chaussures d'automne se voyaient dans l'entrée de cette salle. Aucun tableau ne décorait la salle. À qui pouvait bien appartenir ces couvre-chaussures? se demanda David Lapierre.

L'imposteur revint après quelques minutes comme promis.

– Que puis-je pour vous, Monsieur le journaliste Lapierre? dit l'imposteur.

– Oui, je suis journaliste à L'Étoile Du Matin. Mais comment pouvez-vous savoir ma profession? demanda David qui ne savait plus à qui il avait affaire.

– Je sais tout ce dont j'ai besoin de savoir, Monsieur Lapierre, répondit l'imposteur, du ton d'un *Je sais tout* qui visait à faire peur.

– Mais mon nom? s'interrogea tout haut David.

– Vous me l'avez dit vous-mêmes, tantôt, l'avez-vous déjà oublié? Que voulez-vous savoir? demanda l'imposteur.

– Je voudrais savoir si après avoir fui la maison, votre chien y est revenu? demanda David.

– Oui, il est revenu, répondit l'imposteur.

– Après combien de temps? demanda David, sans avoir pensé à cette question qui sortit toute seule de sa bouche.

L'*examen* de David qui avait déjà commencé ne devait pas apparaître aux yeux de l'imposteur. David ressentait dans tout son être que l'imposteur nécessitait tout son anonymat pour fonctionner correctement dans son mensonge. Si son anonymat était dévoilé, il disparaîtrait probablement dans la nature et David ne le verrait plus. Le secret total de sa mission devait être la condition primordiale à son succès sinon la mission disparaissait sans laisser la moindre trace. Le secret de la mission de l'imposteur passait bien avant sa réussite, tel était leur *modus operandi*.

– Il est revenu après quelques heures; du moins, c'est le temps que j'ai pris pour m'apercevoir qu'il était revenu à la maison.

Le combat de David Lapierre

La réponse de l'imposteur prouvait à David que son théâtre fonctionnait bien.

– Est-ce que cela aurait pu être plus court comme temps de retour? demanda David.

– Sûrement! répondit l'imposteur, sûr de lui.

– Votre réponse ne m'aide pas beaucoup parce que le mien, ça fait deux jours qu'il est parti! En tous les cas, je vous remercie infiniment de m'avoir répondu, dit David en lui tendant la main.

La poignée de main fut refusée par l'imposteur. Ce dernier était sûr d'avoir complètement berné ce journaliste qui se comportait comme quelqu'un qui a perdu son chien. Mais cette poignée de main refusée disait beaucoup à David qui y lisait que l'imposteur se savait à l'abri même de tout soupçon de la part de David, le journaliste.

Qu'est-il arrivé à Charles Lafond?

Le mensonge sur la véritable identité de l'imposteur déplaisait réellement à David qui ne savait pas son vrai nom ni ce à quoi il jouait. Pour l'instant, David devait prendre patience s'il voulait découvrir le pot-aux-roses. S'il se pressait pour dénicher l'imposture, il ferait tout échouer parce que l'imposteur pourrait s'envoler sans laisser d'adresse.

La rencontre prit fin rapidement après le refus de la poignée de main par l'imposteur. Cette première rencontre avec l'imposteur s'était réalisée facilement par l'habileté de David à jouer la toute innocence de son personnage qui se renseignait sur son chien. Cependant David savait très bien qu'ils se rencontreraient à nouveau et qu'il ferait mieux de se trouver de très bonnes raisons ou d'inventer de très bons mensonges pour expliquer sa présence à nouveau devant le faux Charles Lafond, s'il ne voulait pas que cet imposteur se sente surveillé par quelqu'un qui pourrait être de la police.

Pour garder la paix dans son âme, et surtout pour ne rien déranger de l'affaire, David ne chercha pas à savoir qui était l'imposteur ni les raisons

Le combat de David Lapierre

qui le poussaient à se transformer en Charles Lafond. Il errerait sûrement dans cette recherche sans aucune preuve.

Dès qu'il eut quelques minutes à lui, David se demanda ce qui était advenu de Charles Lafond. Où était-il? Que lui était-il arrivé? Autant de questions qui ne pouvaient trouver encore de réponses. David ignorait tout de Charles Lafond, mais celui qui prétendait être lui, était un imposteur de petit calibre parce qu'il n'avait pas réussi à le tromper. Il décida alors de se renseigner sur Charles Lafond. D'abord par le journal. Il se rendit tout de suite au journal pour faire toutes les recherches sur Charles Lafond.

Quand on faisait une recherche sur un individu, le journal avait de puissants moyens à sa disposition. Aussi, David les employa pour Charles Lafond. Le résultat était très mince, presque rien. Ce qui posait de sérieuses questions : pourquoi voulait-on usurper l'identité de Charles Lafond s'il était une personne des plus ordinaires? Pourquoi l'avait-on enlevé pour le remplacer par un imposteur qui pouvait être reconnu comme tel à tout moment non seulement par les proches de Charles Lafond, mais encore par lui, un journaliste qui ignorait tout de lui?

– Non! Tout ça, c'était beaucoup trop pour moi, pensa David avec raison.

David fait appel à la Sureté du Québec

David était irrité par la situation. Alors il se dit :

– Je vais aller tout raconter à la Sureté du Québec, tout ce que j'ai vécu ces dernières heures avec l'imposteur.

David se rendit à la Sureté du Québec et leur raconta tout avec les preuves de ce qu'il avançait en spécifiant que l'imposteur s'appropriait la vie de Charles Lafond non seulement en le remplaçant, mais encore en se substituant à lui; il leur raconta toute son histoire avec l'imposteur, ne laissant aucun détail lui échapper, pas même les questions qu'il s'était posées lui-même.

La Sureté enquêta sur les dires de David Lapierre. Elle rencontra Charles Lafond et rapporta même une photographie de celui qui s'était présenté à eux comme étant Charles Lafond et une photographie de son chien. Tout semblait en ordre. Les photographies correspondaient avec l'article de

Le combat de David Lapierre

journal de 2015 et les photos du journal L'Étoile montrées par David; la personne vue par David avait été présentée comme un ami de Charles Lafond.

Après son enquête, La Sureté appela David Lapierre pour qu'il vienne à leur bureau identifier si la photo qu'ils avaient prise était bien celle de Charles Lafond.

David vint à leur bureau et confirma que les photos prises par La Sureté étaient bien celles de Charles Lafond. Mais la photo du chien prise chez Charles Lafond ne correspondait pas du tout à celle du chien photographié sur le journal de 2015! Il y a une différence importante entre un berger allemand et un labrador.

David spécifia la différence à La Sureté, mais il ne s'agissait que d'un chien, alors que la police s'occupe des personnes. Ainsi, La Sureté ne tint pas compte du chien dans son enquête. Néanmoins, ils établirent un dossier relié au nom de Charles Lafond. Ils établirent aussi quelques fiches reliant l'adresse civique au nom de Charles Lafond.

Quel était le mystère qui enveloppait cet événement? David, presque convaincu de l'honnêteté des personnes dans ce cas, laissa aller cet incident. Il se dit qu'il devait y avoir une explication qui respectait la logique des événements, mais il ne la trouva pas. Le chien venait contredire toute explication apparente. Et tant qu'on ne trouverait pas une explication valable pour la morsure du chien et sa fuite de la maison, on ne résoudrait pas cette affaire. C'était ainsi que pensait David Lapierre. Et il avait raison.

Le combat de David Lapierre

2. « Le chien est fidèle à son maître »

David Lapierre avait presque tout oublié de l'événement dont il avait eu vent en cherchant des informations sur les chiens disparus. Il était remonté jusqu'à une demeure cossue dont le chien avait mordu son maître et s'était enfui de la maison. La seule chose qu'il n'oublia pas fut que ce chien n'avait pas obéi à l'adage qui veut que « le chien est fidèle à son maître ». Dans l'événement considéré, le chien semblait ne pas avoir été fidèle à son maître en le mordant et cela bouleversait grandement David.

Le chien et l'adage qui le décrit

Le chien avait mordu son maître; voilà la vérité qui brisait la réputation du chien face à l'adage suivant : « Le chien est fidèle à son maître ».

En fait, David était très tracassé par cette inobservance du chien à l'égard de l'adage qui donnait de la gloire au chien aux yeux des hommes. Était-ce que l'adage était surfait? Était-ce que parfois, ignorant l'adage, un chien en venait à obéir qu'à son instinct le plus bas et à désobéir à cet adage? Mais David se dit que le chien n'est qu'instinct, donc qu'il n'obéit qu'à son instinct et que tout adage bien dit sur le chien devait y complaire.

David resta un moment songeur devant l'énormité du fait qu'un chien avait dérogé à l'adage écrit pour le bien-être des hommes. S'il avait dérogé à l'adage, il n'avait pas obéi à son instinct, puisque le chien obéit à l'adage par instinct! Il constata qu'il aimait beaucoup plus son chien depuis qu'on avait

Le combat de David Lapierre

mis en doute la capacité de tous les chiens à toujours obéir à leur instinct, capacité qui les faisait obéir d'instinct à l'adage, écrit pour les hommes. Ces chiens, qu'on disait désobéir à leur instinct, subissaient une attaque antic canine virulente. Ah! disait David, les hommes pourront toujours essayer de démolir ce qui est bien, il y en aura toujours pour reconstruire la bonne réputation qui fut démolie un instant. Et les démolisseurs ne jouiront jamais de l'estime des autres hommes. Les démolisseurs seront relégués aux dernières loges et à la poubelle de l'Histoire.

Certains allaient jusqu'à affirmer que les adages sur les chiens étaient tous faux et qu'il ne fallait pas les croire. Ils finissaient leur démonstration en répandant un doute sur toute vérité déjà acceptée. Jeunes gens! Éloignez-vous des fossoyeurs de la vérité! Sinon, vous deviendrez aussi malheureux qu'ils le sont tous! Eux qui ne nourrissent que leurs affreux malheurs et qui n'ont aucune vérité à laquelle se raccrocher quand ils vont mal.

Pour David, la morsure du chien à l'endroit de son maître était très grave et revêtait une importance particulière pour la réputation du chien comme étant fidèle à son maître. Et il y avait aussi que cette morsure démolissait l'adage qui voulait que « le chien est fidèle à son maître ».

David était sûr et certain de trouver un jour une solide explication aux méfaits apparents du chien de Charles Lafond. David ne pouvait croire à la désobéissance du chien vis-à-vis de sa réputation de chien fidèle à son maître. David ne pouvait envisager un seul instant qu'un chien, et même tout chien, n'était pas fidèle à son maître. David fit des recherches sur qui a émis une telle vérité et depuis combien de temps fait-elle la manchette dans l'esprit des hommes. Mais il ne trouva rien sur l'adage : « Le chien est fidèle à son maître. »

Sûr du chien, David chercha à trouver ce qui demeurait inexpliqué de l'événement du feu dans la maison, de la morsure du chien sur le maître et de la fuite du chien de la maison qui en prenait soin.

Il ressassait ces événements *ad nauseam* pour faire surgir une nouvelle idée de ces pensées dirigées vers la morsure du chien et vers sa fuite de la maison, pensées dirigées ailleurs que vers le feu de la maison lui-même.

La question fondamentale sur l'adage

Le combat de David Lapierre

Puis un jour, une idée toute menue surgit de ce maelstrom d'idées pour aboutir à la question qui suit : y a-t-il un lien entre le feu de la maison, la morsure du chien sur son maître et sa fuite de la maison? Il s'était déjà posé cette question au début de l'*examen* des faits et l'avait écartée des questions à se poser, à chercher et à trouver. Mais maintenant, c'était le temps de poser cette question.

Il réfléchit à ces trois événements pris séparément, puis comme un tout. Il trouva que le tout répondait à une chronologie bien déterminée : Le feu, la morsure et la fuite. Ces événements venaient chronologiquement l'un après l'autre selon l'article du journal L'Étoile. Il voulut aller interroger le journaliste qu'il connaissait et qui avait écrit cet article. Il se rendit au journal L'Étoile.

Il voulait savoir aussi si le feu de la maison et la morsure du chien était lié chronologiquement ou causalement. La différence était importante.

David savait très bien que lorsqu'un journaliste écrit son article sur un événement, il n'écrit pas tout ce qu'il perçoit, sinon l'article serait beaucoup trop long pour rien. Donc, beaucoup de perceptions sont tuées lors de l'écrit. David comptait sur la mémoire du journaliste pour augmenter ses connaissances sur cette affaire.

Il plaça une enregistreuse sous son bras, attachée par une ganse sur son épaule, à l'intérieur de son veston. Il alla trouver Robert Dillon pour le laisser parler de l'affaire. Il ne voulait surtout pas l'interroger pour ne pas diriger ainsi la conversation, mais le laisser libre de raconter ce qu'il voulait. Comme il connaissait Robert Dillon pour lire souvent ses articles dans le journal, il le savait très pointus sur les détails d'une affaire lorsqu'il voulait bien la raconter. Il se servit d'une enregistreuse parce que lorsqu'on raconte une histoire pour la première fois, on peut mettre des détails qui n'apparaîtront pas la deuxième fois et les fois suivantes. Ainsi, l'enregistreuse permet de recueillir un témoignage plus conforme à la réalité et aussi plus vivant.

Arrivé au Journal, il partit l'enregistreuse et entra dans la salle de rédaction pour rencontrer Robert Dillon et le faire parler sur l'affaire qui l'intéressait.

– Bonjour Monsieur Dillon! souhaite David Lapierre.

Le combat de David Lapierre

– Bonjour le jeune! répondit Robert qui appelait ainsi tous les jeunes qui travaillaient au Journal, indépendamment de leur véritable âge.

– Si vous voulez, j’aimerais que vous me parliez d’une enquête que vous avez faites il y a quelques années au 136 Place Lafond. Il s’agissait d’un monsieur Charles Lafond et d’un chien, un berger allemand. Vous souvenez-vous de cette enquête?

– Oui, parfaitement. Pourquoi voulez-vous que je vous en parle? demanda Robert Dillon.

– C’est que je dois enquêter pour quelque chose qui se passe aujourd’hui dans cette maison, et je connais votre article de fond en comble, répondit David Lapierre.

La réponse satisfait complètement Robert Dillon et il commença à parler de cette affaire.

Robert Dillon et le 136 Place Lafond

– J’ai été averti qu’il y avait un début de feu dans une maison au 136 Place Lafond à Montréal. Je devais couvrir ce feu durant un après-midi du mois d’août 2015. C’était samedi le 15 août; je m’en souviens parce que c’était la Fête de l’Assomption de la Sainte Vierge Marie. Je suis catholique. J’ai pris mon appareil photo et mon calepin de notes spécial et je suis parti couvrir cette affaire. Arrivé sur les lieux, une légère odeur de chair brûlée flottait déjà dans l’air, mais pas assez prononcée pour qu’on la décrive dans l’article à produire. Les pompiers sont arrivés très vite sur les lieux de l’incendie. Alors j’ai vu un chien s’enfuir de la maison à toute vitesse. Quelques minutes plus tard, j’ai vu un homme, qui de sa main gauche tenait sa main droite pendante; il sortait de la maison, de l’aile de la maison qui n’était pas touchée par les flammes. Sa main saignait abondamment.

– Il y a deux ailes pour cette maison. Le chien quand il a sorti à toute vitesse, est-il sorti de la même aile que l’homme blessé à la main droite ou de l’autre aile qui était en flammes selon les photos de l’incendie prises à cette époque? demanda David.

– Il a sorti de l’aile en flammes, répondit Rober Dillon.

Le combat de David Lapierre

– L’homme blessé, comment était-il, qu’est-ce qu’il ressentait selon vous? demanda David.

– Il n’était pas paniqué de voir les flammes sur l’autre aile de la maison, mais il appelait son chien de toute ses forces. Sûrement que la présence des pompiers avait calmé son inquiétude pour le feu et les flammes. Comme il y avait une ambulance sur les lieux de l’incendie, l’homme est allé se faire soigner par un ambulancier des blessures de sa main. Lorsqu’il eut terminé de se faire soigner, je suis allé demander à l’ambulancier quel était le type de blessure qu’avait subi l’homme. Il me répondit que c’était une morsure de chien, car dans la main, on voyait des trous de crocs laissés par un chien, disait l’ambulancier. C’est ainsi que j’ai pu écrire mon papier sur l’incendie, répondit Robert Dillon.

– Est-ce que tu sais de quel type d’incendie il était question? Demanda David.

– C’était un incendie allumé par un feu de foyer qui a très mal tourné, répondit Robert.

– Ouais! un feu de foyer dans les chaleurs de l’automne, ça se défend un peu, mais ce n’est pas très, très, très plausible, suggéra David.

David se tut un instant et réfléchit à toutes les données journalistiques qui lui étaient passées.

– Monsieur Dillon, avez-vous un autre détail qui aurait son importance pour cette affaire?

– Oui, je crois, mais c’est juste une estimation de la réalité, je crois que l’homme était en furie contre son chien! C’est ce que j’ai senti quand je me suis approché de lui pour l’interroger sur l’incendie. Il prononçait le mot chien avec une rage à peine voilée tellement elle semblait importante.

– Et selon vous, pourquoi manifestait-il une si grande furie contre son chien? demanda David.

– Je regrette, mais je n’ai même pas une supposition à vous donner sur ce sujet! répondit Robert.

Le combat de David Lapierre

– Pouvez-vous me dire alors ce que vous pensez de son état de furie contre son chien? demanda David.

– Ce que je dirai ne sera que de la pure spéculation. Probablement que le maître voulait absolument que le chien fasse quelque chose que le chien ne voulait pas faire du tout, quelque chose qui était contre la nature du chien et le chien s’est défendu en le mordant à la main droite. « Le chien est fidèle à son maître », n’est-ce pas? Alors quand le chien mord le maître, c’est que le maître est très mauvais pour le chien. Très mauvais, non comme les hommes savent être mauvais entre eux, mais mauvais contre le chien! Et qu’est-ce qui peut aller contre la nature du chien? Le tuer, tout simplement. À tout autre pratique, le chien se laisse faire, mais quand on attente à sa vie, il devient féroce avec toute sa nature bestiale.

– Y a-t-il eu une autre personne qui est sortie de la maison en même temps que le propriétaire ce jour-là? demanda David.

– Je ne le sais pas. Je ne peux dire que je n’en ai pas vu sortir de la maison ce jour-là, répondit Robert.

– Je crois que nous arrivons à la fin du fil; il n’y a plus d’information à obtenir de ces sources, expliqua David Lapierre.

– Je le crois aussi, conclut Robert Dillon.

– Je voudrais vous remercier Monsieur Dillon d’avoir répondu si directement à mes questions et de m’avoir fait un témoignage sur cette affaire qui dépasse mes espérances les plus élevées. Merci encore! Et au revoir! remercia David Lapierre.

– Ça m’a fait plaisir de vous rendre service et nous sommes du même journal, alors l’entraide ne doit pas se faire rare! Au revoir! dit Robert Dillon.

David sortit de l’édifice du journal L’Étoile Du Matin et se rendit au 136 Place Lafond à Montréal pour faire encore de l’observation et pour se nettoyer de toute idée provenant de cette rue, spécialement de ce numéro civique. Il avait déjà tenté cette expérience avec un endroit qui lui avait fortement déplu et cela avait fait disparaître toute mauvaise trace de souvenirs.

Le combat de David Lapierre

De là, il s'en retourna chez lui pour se reposer de sa journée assez fatigante. Il reprit le livre, conseillé par un de ses amis, livre qu'il avait quitté la veille, *Les Confessions* de Saint Augustin et continua de lire là où il était rendu, contemplant l'Être qui se révélait à travers ce volume.

Quelques jours passèrent où David se rendait chaque jour au Journal pour écrire ses articles et se renseigner en consultant les actualités définies au Journal. La journée se passa sans anicroches.

En revenant chez lui, il reprit son livre sur *Les Confessions*, et se remit à le lire. Il lisait depuis une heure environ quand le téléphone sonna.

Irène De Bellefeuille et Louise Leclerc

– Allô?

– Monsieur Lapierre, Monsieur David Lapierre?

– Oui, c'est bien moi. Que puis-je faire pour votre service? demanda David.

Qui pouvait bien appeler David sur son numéro de téléphone personnel et confidentiel. Personne, sauf ses amis et amies, ne le savait. C'était sûrement une amie d'un ami. En tous les cas, il était préférable de lui répondre. Elle parlait avec une légère déformation des mots, mais elle était bien compréhensible.

– Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais. Pourriez-vous m'aider? dit la voix.

– Gardez votre calme. Dites-moi qui vous êtes? demanda David.

– Je m'appelle Irène De Bellefeuille. Mon nom ne vous dira rien. C'est une de vos amies qui m'a donné votre numéro de téléphone personnel. Je m'excuse de m'en servir, mais je suis à bout. Je n'ai que vous qui puissiez m'aider, si vous le voulez.

– Que puis-je pour vous? redemanda David.

– Vous connaissez bien la maison située au 136 Place Lafond à Montréal? questionna Irène De Bellefeuille.

Le combat de David Lapierre

– Oui, je connais, mais pas très bien. Je dois avouer que j’aimerais bien en connaître plus sur cette maison! avoua David Lapierre.

– Je sais tout sur cette maison. Pouvez-vous me recevoir pour que nous en parlions, s’il vous plaît, Monsieur Lapierre?

– Oui, je veux bien. Venez chez moi et nous en parlerons à tête reposée.

Il lui donna l’adresse de sa demeure et Irène se rendit directement chez lui. Elle était accompagnée d’une amie hautement considérée et depuis longtemps, une amie sur laquelle elle n’avait aucun doute. Cette amie l’avait toujours bien appuyée dans toutes ses démarches.

Arrivées à la porte de David Lapierre, Irène sonna et David ouvrit la porte.

– Bonjour! Je ne savais pas que vous étiez deux, laissa échapper David.

– Est-ce que ça change quelque chose à notre entente? Si oui, mon amie peut attendre dans la voiture, dit Irène De Bellefeuille.

– Non! Non! Qu’elle vienne elle aussi, nous serons trois pour discuter du 136 Place Lafond.

Ils entrèrent dans la maison de David Lapierre. Ils se dirigèrent en suivant David qui les amena à la table de la cuisine où il y avait quatre chaises. Ils s’assirent et David leur offrit un café qu’elles déclinèrent poliment.

– Si vous voulez vous présenter à moi, je vous en serais vraiment reconnaissant. Et je me présenterai à vous après, suggéra David.

– Je m’appelle Louise Leclerc et je demeurais au 136 Place Lafond à Montréal, dans le sous-sol, expliqua Louise Leclerc pour commencer son histoire.

David fit signe à Irène De Bellefeuille de prendre le relais de la discussion.

Le combat de David Lapierre

– Bonjour! Je m'appelle Irène De Bellefeuille et je connais le 136 Place Lafond par les dires de Louise Leclerc.

– Il serait préférable d'entendre l'histoire par celle qui l'a vécue directement. Aussi, Madame Leclerc si vous voulez vous donnez la peine de commenter...

David Lapierre attendit que Louise Leclerc prenne la parole.

– Qu'est-ce qui se passe maintenant au 136 Place Lafond qui est si grave? C'est le manque de civilité de ses nombreux habitants. Lorsqu'ils sont arrivés au mois de juillet, mes problèmes ont commencé. D'abord, ils sont les nouveaux propriétaires des lieux et ils m'ont envoyé une lettre enregistrée me stipulant qu'ils prenaient mon appartement à partir du mois d'août; ils y inclurent tous les papiers nécessaires pour prouver leurs dires. Il me fallait déménager. C'est là que j'ai rencontré Irène, expliqua Louise Leclerc.

– Mais je ne vois aucun problème dans ce que vous me dites, répondit David à la démonstration de Louise.

– Les problèmes surviennent avec la connaissance de ce qu'ils font comme ouvrage! intervint Irène De Bellefeuille.

– Et que font-ils comme ouvrage qui est si problématique? demanda David.

– Ce sont sûrement des criminels. Quand je suis allé les revoir avec Louise, parce qu'elle avait oublié une valise dans son appartement, Louise a été reçue avec un revolver en plein visage et celui qui la pointait avec cette arme à feu ne semblait pas plaisanter du tout, révéla Irène.

– Avez-vous porter plainte à la police?

– Nous n'avons pas jugé nécessaire d'avoir nos noms mêlés à ces malfaiteurs, répondit Irène De Bellefeuille.

– Mais vous auriez dû porter plainte à la police. Ouais! Vous auriez dû! C'est très sérieux votre affaire. Avez-vous ces papiers qu'ils vous ont donné comme preuve, ça nous ferait un point de départ, demanda David qui voulait rester prudent en n'avertissant pas le loup qu'il était maintenant surveillé!

Le combat de David Lapierre

– Je les ai dans mes bagages. Je peux vous les donner tout de suite, si vous le voulez bien, dit Louise Leclerc.

– Allez les chercher tout de suite. S’il vous plaît, demanda David.

– Avec le plus grand des plaisirs, répondit Louise Leclerc.

Les papiers justificatifs de Louise Leclerc

David regarda attentivement tous les papiers et n’y trouva rien à prime abord de circonspect. C’étaient des papiers parfaitement en règle.

– Il n’y a rien dans ces papiers qui ne soient pas en règle, je regrette, dit David.

– C’est ce que nous avons conclu nous aussi en les regardant, dit Louise.

– Alors que puis-je faire réellement pour vous dans l’immédiat? demanda David.

– Que voulez-vous dire? demanda Irène qui ne comprenait ce que signifiait David par *l’immédiat*.

– Pourrais-je vous demander ce dont vous avez besoin dans l’immédiat afin que je vous vienne en aide? demanda David.

Les deux femmes obéirent avec grande joie à la demande de David qui voulait parler avec elles de leurs besoins réels et immédiats.

– Un transport pour qu’on aille loger chez des amies en attendant de trouver du travail, dit Irène.

David organisa le transport après que Louise et Irène eurent téléphoné à des amies afin que celles-ci les reçoivent chez elles avec leurs bagages. Les amies acceptèrent et David alla les reconduire chez leurs amies.

Le combat de David Lapierre

3. L'emprisonnement de David

Le chien de David, Kiki, dormait près de la table de cuisine. Ce berger allemand de deux ans amenait à David un peu de réconfort dans sa solitude. David ayant choisi le célibat vivait seul. Il se voulait être au service de ses semblables. Louise et Irène furent de bons exemples dont David s'était occupé. D'ailleurs d'autres personnes aussi réclamaient parfois David pour de l'aide. Il bénéficiait toujours d'une attitude joviale à les servir. Il avait toujours été incapable de s'imaginer marié avec des enfants à s'occuper ou incapable de se voir avec des enfants autour de lui.

David va au Journal et découvre le meurtrier André Sarazin

Son travail le réclamait, aussi David se rendit au Journal. Arrivé, il entra dans la salle de rédaction et consulta les actualités les plus récentes au téléx pour voir ce sur quoi il aimerait écrire.

Or, il avait apporté avec lui les papiers de Louise Leclerc et il s'empressa de chercher dans la base de données les noms qu'il y avait d'inscrit sur les papiers et aussi le nom de la compagnie qui avait signé l'achat du 136 Place Lafond. Il avait cherché seulement les noms inscrits sur les papiers comme propriétaires. La recherche ne donna rien, sauf pour un nom, André Sarazin, qui faisait de la prison à vie pour un meurtre crapuleux. Les autres noms, c'étaient tous de purs inconnus. Si sa base de données disait qu'André Sarazin faisait de la prison et qu'il avait été vu au dehors, c'est qu'il s'était évadé de la prison dans laquelle il était emprisonné.

Le combat de David Lapierre

Comment ce groupe de malfaiteurs avait-il laissé passer le nom d'André Sarazin pour l'achat d'une maison, personne n'avait la moindre explication à cet effet. Une erreur, sans doute, qu'ils avaient commise comme en font tant les malfaiteurs.

Une tentative d'explication venait du fait que le nom d'André Sarazin était le plus connu de tous les malfaiteurs de ce groupe et que son nom avait aussi servi à rassembler ces malfaiteurs, étant donné qu'il était le pire, condamné pour meurtre. Les autres étaient des enfants de chœur comparé à lui, mais ils écoperaient de peines tout aussi drastiques s'ils se faisaient prendre. Et comme l'esprit malin le leur suggérait : ils ne se feraient pas prendre, car ils se considéraient tous, faussement, plus adroits que les policiers!

Pour garder sa paix de l'esprit, David oublia tous les noms des malfaiteurs et leur entreprise de mal. Le mal lui puait au nez, mais il devait s'occuper un peu, en tant que journaliste, de ceux qui le commettaient pour que le public soit bien informé des méfaits et pour que les malfaiteurs soient incarcérés pour longtemps par la Justice. En dénonçant le mal, il rendait un grand service à la société. Pour cela, il se référait toujours aux policiers pour obtenir des informations sur les malfaiteurs. C'était sa façon de contribuer au bien de la société.

Pour augmenter sa joie, il regarda du côté du bien qu'il y avait dans la société. Il en trouva beaucoup, tellement qu'il ne savait par où commencer à le décrire dans des pages de journal. Un jour, se disait-il souvent, j'écrirai un article gigantesque et presque démesuré sur le bien, tellement que les lecteurs en redemanderont au rédacteur en chef. Alors ma réputation de journaliste du bonheur sera véritablement bien établie.

Dans sa mentalité, David associait le bien avec le bonheur et le mal avec le malheur. Si vous voulez être heureux, disait-il, faites le bien! Cependant, David avait beaucoup à dire sur ce qu'était le bien. Pour lui, le bien était tout ce qui venait de Dieu, car Dieu est le Bien suprême.

Sortant de sa réflexion sur le bien, David s'aperçut qu'il y avait des dépêches des agences de presse dont une attira son attention.

Le vol du satellite à Montréal

Le combat de David Lapierre

On avait volé un appareil technologique de pointe sur la gestion de l'eau, un satellite issu de la recherche la plus pointue. Il avait été volé du laboratoire qui l'avait fabriqué à Montréal. Il avait la grosseur d'un ballon de basket-ball et pesait 23,8 kg; ses antennes faisaient quelques mètres d'envergure lorsqu'étirées. Ce satellite était dédié aux pays en voie de développement. Cependant, le système de location du satellite, comme un GPS, n'avait pas encore été installé dans la boîte électronique où tous les instruments sont confinés. D'où il était impossible de retracer le lieu où le satellite se trouvait.

C'était un satellite qui avait coûté très cher à fabriquer à cause des innombrables connexions millimétriques de circuits électroniques dont il dépendait. Aucune personne ne sut qu'il avait été volé jusqu'à ce que, le lundi matin, les techniciens qui en faisaient la maintenance divulguent le vol inusité. Ce satellite, que des millions d'hommes africains assoiffés espéraient qu'il résoudrait leurs problèmes pour trouver de l'eau en détectant des puits et de petites rivières souterraines en Afrique, avait été volé sans aucun regret seulement que pour le démonter et vendre ses circuits électroniques d'une grande valeur au plus offrant non seulement sur le marché noir, mais aussi sur le marché des valeurs ordinaires, car il était impossible de retracer les circuits à leur origine.

Comme c'était le premier vol de ce type de toute l'histoire humaine, la surprise fut totale pour ceux qui étaient responsables du satellite. Jamais ils ne se seraient doutés que leur satellite fut convoité par des malfaiteurs de la pire espèce.

Quand le vol du satellite passa aux nouvelles télévisées, on montra plusieurs photos du satellite et on montra aussi les lettres qui furent imprimées sur le satellite, le sigle de la Compagnie qui l'a fabriqué : CSM, Compagnie de Satellites à Montréal.

Tous les commandants de la gendarmerie du Canada situés dans chaque grande ville furent mis au courant du vol et de la vraisemblable demande des voleurs. Tout le peuple des hommes de bonne volonté voulut aussi contribuer à débusquer ces voleurs vraiment haïssables.

Depuis deux jours que le vol a eu lieu, le satellite doit être déjà démonté et ses pièces disjointes pour la revente, pensa David Lapierre, inutile

Le combat de David Lapierre

donc de penser de le récupérer; il faut laisser la police qui se chargera elle-même des criminels.

Laissant le vol du satellite, les pensées de David revinrent vers Louise Leclerc et son témoignage sur sa rencontre d'un des malfaiteurs.

Le témoignage de Louise Leclerc avait laissé un gros point d'interrogation dans l'esprit de David : pourquoi l'homme avait-il pointé un revolver sur la tête de Louise pour une banalité? Il y avait quelque chose de louche et de très louche dans cet événement. Cet événement valait une enquête et il ferait un papier pour le Journal à partir de cette enquête.

Il partit donc enquêter avec son appareil photo et son calepin spécial pour prendre des notes. Il arriva assez loin du 136 Place Lafond, gara sa voiture et descendit en apportant son appareil photo avec lui, son calepin dans sa poche. Il voulait observer de loin le 136 Place Lafond tout en s'approchant en marchant comme quelqu'un qui circulait dans le coin.

Le 136 Place Lafond

Arrivé plus près du 136 Place Lafond, il réalisa que cet endroit semblait désert; il n'avait pas vu Louise Leclerc et Irène De Bellefeuille qui lui envoyèrent la main un peu plus loin. Il s'approcha de la maison plus près jusqu'à deux mètres, regardant alentour de lui, il ne vit personne qui bougeait. Sur sa gauche, il vit un escalier dans lequel il monta; puis en haut de l'escalier, il vit une baie vitrée : il s'en approcha et rendu près d'elle, il se colla le nez sur la vitre pour voir à l'intérieur du bâtiment. La pièce était vide, mais sur une table reposait une boule de métal en cuivre avec les lettres CSM écrite clairement comme il avait vu sur le documentaire à la télévision. C'était le satellite volé! Comme il tourna la tête pour s'en aller de la place, il reçut un violent coup sur la tête et s'affaissa, assommé! Il y eut deux témoins de cette agression contre David, qui allèrent tout de suite raconter à la police ce qu'elles avaient vu, comme David leur avait conseillé la première fois.

L'homme qui avait assommé David dit quelques mots dans son walkie-talkie et deux autres hommes arrivèrent en quelques secondes; ils ligotèrent David de façon très serrée et le transportèrent à l'intérieur pour qu'il ne soit pas aperçu de quiconque aux alentours. On le déposa dans une chambre

Le combat de David Lapierre

après avoir vérifié que ses liens étaient toujours solides et on le laissa là, ligoté comme un saucisson, couché sur un lit à deux places.

Chez les malfaiteurs, il y eut une onde de choc qui frappa chacun de ceux-ci : du moins pourri au plus pourri, ils comprirent qu'ils avaient été répérés jusque dans leurs méfaits.

Le chef de ce groupe était, comme il a été fait mention plus tôt, André Sarazin. C'est lui qui décidait pour tout le groupe : il en était le chef incontesté. La totalité des malfaiteurs l'acceptait comme chef parce qu'il les avait fait évader de la prison, parce qu'il semblait connaître ce qu'il faut faire dans leurs situations et parce que les malfaiteurs savaient qu'il tuerait celui qui oserait s'opposer à lui. Ils étaient liés au chef seulement que par obligation, absolument rien d'autre, comme chez tous les malfaiteurs d'ailleurs.

Alors le chef décida que la majorité du groupe allait déménager de nuit avec le satellite et le prisonnier dans un autre lieux que le premier groupe ignorerait pour des besoins et des raisons de sécurité. Ils ne communiqueraient plus dorénavant que par cellulaire pour avoir des nouvelles du scientifique qui viendrait pour démonter le satellite. Ce rendez-vous avec le scientifique véreux avait été fixé au 136 Place Lafond.

André Sarazin devait décider maintenant de ce qu'il fera du témoin de leurs méfaits, témoin si encombrant pour les malfaiteurs, celui qu'ils détenaient prisonnier.

– Parce qu'il représente un danger pour nous, dit André Sarazin, nous devons abattre ce témoin, expliqua André Sarazin sans aucun remords.

– Le meurtre, je ne suis pas d'accord! dit un des malfaiteurs.

– Y en a-t-il d'autres qui ne sont pas d'accord avec moi, dit André Sarazin.

– Moi aussi, je ne suis pas d'accord avec le meurtre, dit un autre malfaiteur.

– D'autres qui sont de cet avis? demanda André Sarazin.

Comme personne ne contesta plus ses dires, André Sarazin, prit son arme et abattit les deux opposants, chacun de deux balles au cœur. Il voulait qu'aucune personne ne s'oppose à ses idées de tuer le témoin. Le reste du

Le combat de David Lapierre

groupe de malfaiteurs resta figé sur place devant cette démonstration de violence et de brutalité.

Par ce geste, André Sarazin croyait qu'il s'était assujéti ses comparses dans le mal le plus terrible : le meurtre. Un des malfaiteurs avait eu la peur de sa vie devant tant de violence et de brutalité gratuites. Durant son enfance, il avait reçu une éducation catholique et avait retenu de celle-ci de ne pas tuer son prochain. Après cette tuerie, il avait des remords d'avoir volé ce vélo. Ce vol l'a conduit à être accusé faussement d'un meurtre. Peu après le vol, dans un concours de circonstances à faire hérissier les cheveux sur la tête de n'importe quel être humain, un bandit jeta un révolver qui tomba aux pieds d'Alain Sansfaçon qui le ramassa. Comme ses empreintes étaient bien sur l'arme, il fut accusé du meurtre. Il était une victime innocente de circonstances incontrôlables. Cette victime innocente s'appelait Alain Sansfaçon.

André Sarazin, plutôt narcissique, avait beaucoup de considération pour Alain Sansfaçon parce qu'il avait les mêmes initiales dans son nom que les siennes. Aussi, il donna l'ordre à Alain Sansfaçon d'aller exécuter le témoin dans une autre ville que Montréal. Il mit aussi une condition pour se débarrasser du témoin : on ne devait jamais retrouver le véhicule dans lequel ils circuleraient avec le témoin à éliminer. Alain Sansfaçon serait absent du groupe pour plusieurs jours.

André Sarazin donna l'ordre d'aller détacher le témoin pour l'amener dans la camionnette que conduirait Alain Sansfaçon. David Lapierre était un peu raqué d'avoir été ligoté comme il l'a été. Il monta à l'arrière de la camionnette où il vit deux cadavres avec des énormes taches de sang près du cœur. Les deux malfaiteurs qui accompagnèrent David Lapierre à la camionnette le menottèrent à un montant situé à l'arrière de la camionnette. La camionnette était prête à partir pour sa disparition. Avant de partir André Sarazin alla trouver Alain Sansfaçon pour lui dire de se débarrasser de la camionnette totalement en la jetant dans la mer avec toute sa cargaison. Alain Sansfaçon lui répondit que pour cela, il devait se rendre en Gaspésie, mais que ce sera fait selon ses désirs et il partit en conduisant la camionnette.

André Sarazin se prépara avec son groupe de 16 truands à déménager dans une autre ville, assez loin de Montréal. Il voulait garder un lien avec le 136 Place Lafond. Il pensa à Repentigny, mais c'était sur la route 138 et il voulait s'éloigner de cette route. Il choisit alors une ville plus au nord de

Le combat de David Lapierre

Montréal; il choisit Joliette parce que l'accès à l'autoroute était relativement rapide. De plus, il n'avait aucune parenté à Joliette ou dans les environs.

Alain Sansfaçon et l'ordre donné par André Sarazin

Alain Sansfaçon réfléchissait déjà à un moyen de ne pas tuer David Lapierre, le témoin gênant pour les meurtriers. Il avait le temps de réfléchir, car il voulait amener sa *cargaison* en Gaspésie où il y avait la mer, comme le souhaitait son patron de maintenant.

Pour David Lapierre, l'heure était très grave. Il était condamné à être tué par un malfaiteur qui deviendrait un criminel. David remit son sort entre les mains de Dieu et le pria pour qu'Il le délivre de cette situation catastrophique pour lui.

Alain Sansfaçon réfléchissait comment tuer David Lapierre sans le tuer! Il n'y parvenait pas, car dès qu'il le tuait, il avait commis le geste interdit par son commandement : « Tu ne tueras pas ». C'était tout ce dont il se souvenait de son éducation catholique.

David, qui allait probablement mourir sous peu, savait ce qui l'attendait au bout du chemin. Il attendit que la camionnette soit éloignée de la maison de Montréal pour parler à son bourreau et pour essayer de le ramener à des pensées plus humaines que les atrocités qu'il voulait commettre pour un patron qui ne semblait tout-puissant que lorsqu'il tenait une arme dans sa main. Comme la radio de la camionnette ne jouait pas, le silence y régnait. David profita de ce silence pour parler.

– Je peux t'aider à rétablir ton nom et ta réputation dans la société si tu m'aides! dit David sans trop réfléchir à ce qu'il disait.

Lorsque la mort fait pression sur un esprit, celui-ci essaie de trouver des façons de lui échapper.

– Si je retourne dans la société, c'est la prison qui m'attend et rien d'autres, répondit le malfaiteur.

Le combat de David Lapierre

– On a vu souvent des gens sortir de prison parce qu'ils ont sauvé une vie qui était condamnée, ajouta David.

– Et comment peux-tu m'aider? demanda Alain Sansfaçon parce qu'il trouvait le temps long pour se rendre en Gaspésie et il voulait faire la conversation.

– Je témoignerai pour toi. Mon témoignage est fort, car je suis journaliste pour un grand quotidien qui est très écouté par le peuple, dit David qui demeurait calme.

– Et je devrais te croire? Pourquoi est-ce que je te croirais? demanda Alain Sansfaçon qui faiblissait déjà dans son mal.

– Parce que personne n'oublie quelqu'un qui lui a sauvé la vie! dit David.

– Si je te raconte toute mon histoire, pourras-tu faire ressortir la vérité, seulement que la vérité? demanda Alain Sansfaçon qui voulait obtenir une autre chance de se sortir de la misère toujours engendrée par le mal.

– Je suis journaliste comme je te l'ai déjà dit. Je plaiderai dans toute la société pour le fait que tu auras sauvé ma vie d'une mort certaine, d'une mort qui serait une exécution sommaire. J'écrirai des articles de journaux sur toute l'histoire que tu voudras bien me raconter. Je contacterai mes connaissances pour qu'elle m'aide dans la réhabilitation de ton nom, expliqua David.

– Comment puis-je être sûr que tu feras ce que tu dis? demanda Alain Sansfaçon, intéressé par cette ouverture que prendrait sa nouvelle vie dans le droit chemin.

– Est-ce qu'un condamné à mort qui survivrait par l'action d'une bonne personne ne ferait pas tout pour cette bonne personne qui lui a sauvé la vie? Tu es le seul qui peut apporter une réponse adéquate à la question que tu te poses, même si je te donne ma parole, expliqua David à Alain Sansfaçon.

– Quelles preuves as-tu d'avoir tenu ta parole dans des circonstances similaires? demanda Alain Sansfaçon.

– Aucune, dit David.

Le combat de David Lapierre

– Laisse-moi réfléchir, dit Alain Sansfaçon.

– Est-ce que je peux te faire une dernière demande si tu choisis de me tuer? demanda David.

– Vas-y, dit Alain.

– Est-ce que tu me laisseras faire une prière avant de me tuer, je suis catholique et je ne veux pas mourir sans faire une prière de circonstance à Dieu, dit tout d'un coup David.

Comme le mal ne peut effacer entièrement le bien qu'il y a dans une âme, Alain se rappela que lui aussi était catholique et qu'il ne voulait tuer personne. Tout ce qui manquait à Alain pour changer sa mission orientée par le mal, était ce qu'il adviendrait de tous ceux qui s'étaient rassemblés pour voler ce satellite et poursuivre dans le mal. Est-ce qu'ils pourraient le rejoindre pour se venger de celui qui les dénoncerait comme malfaiteurs.

– Qu'est-ce qui arrivera à André Sarazin et son groupe si je te relâche? demanda Alain Sansfaçon.

– Si tu me relâches et qu'on dise tout sur André Sarazin et son groupe, la Sureté du Québec arrêtera André Sarazin et tout son groupe et la Sureté du Québec les mettra dans une prison à sécurité maximale, répondit David Lapierre.

– Je vais arrêter au prochain restaurant sur la route; je veux voir si on est suivi ou si on est surveillé par eux, dit Alain.

David garda le silence à partir de ce moment pour laisser les bonnes pensées affluer dans l'esprit d'Alain Sansfaçon.

Alain Sansfaçon change sa mission

Alain Sansfaçon réduisit sa vitesse à 40 km/heure pour s'assurer qu'il n'était pas suivi ou surveillé par les malfaiteurs. Il vit très bien qu'aucune auto qui suivait ne ralentit, d'où il conclut qu'ils n'étaient pas suivis.

Il se voulait être désormais dans le camp du bien et de la justice humaine. Il ne voulait plus être dans le camp du mal et de la déchéance hu-

Le combat de David Lapierre

maine. Par un miracle, il commençait à se rappeler quelques notions du catéchisme sur le bien et ces notions lui apportaient déjà beaucoup de bonheur. Il était tellement heureux qu'il en remercia David Lapierre qui ne comprit rien à ces remerciements.

– Je voudrais vous remercier de me donner de l'espoir de m'en sortir, dit Alain Sansfaçon.

Il aperçut un restaurant au loin et clignota pour arrêter dans le stationnement du restaurant. Arrêté, Alain se rendit à l'arrière de la camionnette sans passer par la porte-arrière, car il lui aurait fallu ouvrir la porte et un passant aurait pu apercevoir les deux cadavres et un homme menotté à un montant de la camionnette.

Alain se rendit près de David et constata qu'il était bien menotté au montant de la camionnette; il ne pouvait rien faire pour le libérer.

– Je n'ai rien pour te libérer de la paire de menottes ni pour te libérer du montant de la camionnette. Je vais aller voir dans le coffre-à-gants ce qu'il y a comme outils.

Il traversa à l'avant de la camionnette du côté du navigateur et il ouvrit le coffre-à-gants. Il y avait un tournevis, un marteau et deux clés anglaises. Il apporta les trois outils à l'arrière de la camionnette pour essayer de libérer David.

Alain examina dans tous les détails comment David était attaché à la camionnette. Il découvrit que les deux malfaiteurs qui avaient menotté David à un montant de la camionnette, l'avaient menotté à un montant amovible de la camionnette. Le montant était fixé par quatre boulons hexagonaux retenus chacun par un écrou hexagonal. Avec les deux clés anglaises, Alain défit les quatre boulons et libéra une gueule des menottes attachée au montant qui retenait David à la camionnette. Il ne restait plus qu'une des deux menottes qui était fixée à une main de David.

– Merci! Monsieur! dit David.

– Non! Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mais toi. Merci David de m'avoir donné une chance de me libérer du mal! dit Alain.

Le combat de David Lapierre

4. Le changement de vie d'Alain

Les deux femmes après s'être consultées, décidèrent que la porte-parole des deux serait toujours Louise, car elle avait une plus grande facilité qu'Irène avec les mots.

Louise Leclerc et Irène De Bellefeuille arrivèrent au poste de police de la Sûreté du Québec et donnèrent leur nom à la réception pour rencontrer un policier, le Lieutenant Paul Gingras en charge des enquêtes avec lequel elles avaient rendez-vous. On leur répondit d'attendre que le Lieutenant Gingras serait disponible bientôt.

Louise Leclerc et le Lieutenant Gingras

Louise, qui n'aimait pas demeurer à rien faire, regardait comment la salle où elle et son amie attendaient était aménagée pour voir s'il y avait une touche féminine dans ce repaire d'hommes. Elle n'en vit aucune : toute la pièce était austère, une pièce de fonction uniquement, sans aucune affinité pour la décoration. Chaque objet appartenant à cette pièce avait une fonction bien précise : servir la fonction policière. Elle remarqua quand même des stores aux fenêtres dont la principale fonction était de diminuer la lumière, pensa-t-elle. Elle arrêta une policière qui passait près d'elle et lui demanda à quoi servaient les stores dans cette pièce. La policière lui répondit en souriant qu'ils servaient à les isoler des regards extérieurs si besoin était. Même les stores! se dit Louise servent aux policiers. Louise se mit à examiner une lampe et à se demander...

Le combat de David Lapierre

Le Lieutenant Gingras vint chercher les deux femmes environ vingt minutes après leur arrivée au poste de police. Il montra à chacune un siège pour s'asseoir. Et il leur demanda ce qui les amenait à venir consulter la police.

Louise lui révéla tout ce qu'elle savait du 136 Place Lafond à Montréal : l'obligation de déménager, le revolver pointé en plein dans son visage, le fait que David Lapierre, un journaliste qui les avait aidés, fut assommé lorsqu'il arriva au deuxième étage après avoir regardé à l'intérieur de la maison par une fenêtre, puis elles n'eurent plus de nouvelles de David à partir du moment où ce dernier fut assommé. Elle ajouta que c'était parce que David avait été assommé qu'elles se sont décidées de venir tout raconter aux policiers.

Le Lieutenant qui prenait des notes pour monter un dossier de plaintes remarqua que la principale plainte concernait les gens qui habitait le 136 Place Lafond à Montréal et David Lapierre qui fut assommé au deuxième étage de cette maison. Il y avait bien sûr le revolver pointé sur le visage de Louise.

Louise insistait pour que les policiers aillent enquêter au 136 Place Lafond à Montréal et elle insistait aussi pour qu'ils ne tardent pas trop. Les deux femmes avaient très peur de ce qui était arrivé à David.

– Avez-vous des preuves de ce que vous avancez sur le 136 Place Lafond? demanda le Lieutenant Gingras.

– C'est ce que nous avons vu de nos yeux et que nous racontons en nous le rappelant, affirma Louise Leclerc. Puis elle ajouta :

– Vous n'avez qu'à téléphoner à son travail pour voir s'il y est allé travailler, suggéra Louise au policier.

– Nous pouvons prendre votre plainte en considération, mais nous ne pouvons pas enquêter sans avoir des preuves suffisantes de ce que vous avancez contre cette adresse du 136 Place Lafond, expliqua le Lieutenant Gingras.

– Je sais comment constituer une preuve, dit Louise sûre d'elle-même.

– Quelle est-elle? demanda le Lieutenant Gingras.

Le combat de David Lapierre

– Si je vais pour entrer dans cette maison et qu'on m'y enlève, aurez-vous alors une preuve suffisante? demanda Louise.

– Nous ne jouons pas au chat et à la souris, Madame! lui expliqua le Lieutenant Gingras.

– Comme ça, vous ne pouvez sauver David des mains de ces malfaiteurs? demanda Louise.

– Il faut des preuves, Madame! dit le Lieutenant Gingras.

Louise Leclerc s'avoua vaincu; elle n'avait aucune preuve ni Irène, d'ailleurs.

– Mais vous avez pris notre plainte au sérieux, Lieutenant, n'est-ce pas? demanda Louise dans un dernier de convaincre le Lieutenant Gingras.

– Avec tout le sérieux requis! Madame, répondit le Lieutenant Gingras.

– Qu'est-ce qui pourrait constituer une preuve suffisante? demanda Louise Leclerc comme dernière question au Lieutenant Gingras.

– Quantité de choses! répondit le Lieutenant Gingras.

– C'est bien, Lieutenant, c'est mieux de partir et de ne pas vous faire perdre votre temps si nous n'avons pas de preuves suffisantes avec nos accusations, merci beaucoup de nous avoir reçues, conclut Louise Leclerc.

– Bonne chance dans vos démarches avec la Justice, souhaita le Lieutenant Gingras.

Louise Leclerc se leva, suivi par Irène et Louise tendit la main au Lieutenant Gingras qui lui donna une bonne poignée de main, de même qu'à Irène De Bellefeuille.

Les deux femmes sortirent du poste de la Sureté du Québec et se rendirent chez elles. Elles ne pouvaient plus rien faire pour David Lapierre, elles avaient épuisé leur dernière carte.

Le combat de David Lapierre

Alain et ses souvenirs d'enfance

Alain Sansfaçon était enfin heureux. Il avait retrouvé le chemin dans lequel il circulait lorsqu'il était enfant. La vie reprenait son cours dans son cœur, dans son âme et dans son esprit. Des souvenirs de son enfance fusaient dans son esprit, guidé par son âme et par son cœur. Alain Sansfaçon n'était plus le même homme qu'à son départ ce matin pour une destination qui n'apporterait que la mort, mort décidée par des criminels. Il mettrait dorénavant sa force au service du bien, plus jamais du mal!

Alain voulait partager sa joie de retrouver sa vie d'enfant avec tout le monde, même avec André Sarazin, mais David lui déconseilla fortement, André Sarazin étant beaucoup trop ancré dans le mal, il n'accepterait jamais une telle idée sur le bien. Il s'en confia à la personne qui, pour lui, représentait le bien, David Lapierre. Des mots effleuraient son esprit.

– Est-ce que Dieu est dans le bien? demanda-t-il à David.

– Dieu est le Bien et il n'y en a pas d'autre! répondit David du mieux qu'il pouvait à des questions d'enfant.

– Que doit-on faire pour toujours faire le bien? demanda Alain Sansfaçon qui se rappelait que sa grand-mère lui avait dit « de faire le bien ».

– Faire ce que ton cœur te dit, répondit David.

– C'est le cœur qui dit ce qui est bien et ce qui est mal? demanda Alain qui voulait se brancher au bien et éviter le mal.

– Pour l'instant, il faut se protéger des forces du mal qui sont représentées par André Sarazin qui n'hésitera pas à nous tuer tous les deux s'il nous trouve. Il faut le dénoncer à la police, dit David.

– Alors, allons-y! suggéra avec force Alain.

– Oui, allons-y! obéit David.

La camionnette fit demi-tour et se dirigea vers la ville importante la plus proche sur la route 138, ce qui était Berthierville. Alain Sansfaçon descendit à un restaurant pour se renseigner sur l'adresse du poste de la Sureté

Le combat de David Lapierre

du Québec le plus près de Berthierville. Il le trouva dans la ville elle-même et il dirigea sa camionnette vers cette adresse.

Rendu à destination, il descendit de la camionnette et avec l'aide de David Lapierre, il alla tout déballer aux policiers de la Sureté.

Il raconta tout aux policiers et David le soutint dans sa description des événements, ajoutant parfois des remarques à l'avantage d'Alain et relatant des faits remplis de détails qui augmentaient la culpabilité des malfaiteurs. David en profita pour affirmer à la police que le satellite volé à Montréal était en possession de ce gang de criminels, qu'il l'avait vu en leur possession.

Comme Alain avait déjà été emprisonné et s'était évadé de la prison, les policiers de Berthierville l'arrêtèrent en prenant le temps de lui expliquer pourquoi ils l'arrêtaient. Alain comprit que c'était parce qu'il n'avait pas terminé son temps de prison et à cause de l'évasion, ce temps de prison pourrait être augmenté; cependant, vu sa conduite exemplaire en sauvant la vie du journaliste, sa peine pourrait être réduite.

David s'acquitte de sa dette envers Alain

Quant à David, il sortit du poste de police et se rendit au Journal pour prendre son portable et se rendre de son lieu de travail à une maison que son journal louait pour les cas inusités. Il avertit qu'il prenait la maison en expliquant le tout à son patron et en lui promettant d'écrire un papier sur cette histoire des plus captivantes. Il fit promettre à son patron de ne révéler à personne l'endroit où il se cachait le temps que les criminels soient arrêtés

Il était temps maintenant pour David de s'acquitter de sa dette envers Alain Sansfaçon. Il lui avait sauvé la vie, il fallait que la quittance soit aussi élevée que le prix de la vie. Il demanda à sa fidèle secrétaire de se charger de savoir qui serait le juge de l'affaire relative à Alain Sansfaçon et quand il passerait en cour pour être jugé pour son évasion de la prison. Il lui dit qu'il lui enverrait une lettre sur laquelle elle n'aurait qu'à mettre le nom, accompagné de son titre de dignité, et l'adresse du juge et l'envoyer au juge en la mettant à la poste.

Gabriel, un vieil ami de David de 82 ans

Le combat de David Lapierre

Pour ce groupe de malfaiteur, David alla consulter Gabriel, le *vieux sage* de qui il prenait souvent conseil pour se renseigner sur comment il devait traiter chacun des malfaiteurs.

Alors Gabriel lui dit : Soit sans pitié pour le chef, celui qui entraîne ses semblables et les enfonce dans le mal, sauf s'il se repent du mal qu'il fait à ses semblables, mais soit plein de miséricorde pour ceux qui l'ont suivi afin de les gagner à toi, de les éloigner de leur chef et du mal, et de les amener vers le bien. Tu ne les amèneras pas tous, mais ceux que tu sauveras, tu auras changé leur vie pour toujours vers le bien et qui sait s'ils n'auront pas accès à la vie éternelle dans le bonheur de Dieu grâce à toi.

Merci Gabriel, tu me conseilles toujours très bien et quand je te pose des questions, tu prends toujours le temps de me donner une très bonne réponse.

– Est-ce que je peux te poser une question sur la vie? demanda David qui venait de fêter son 39^e anniversaire de naissance.

– Oui, pose-la ta question sur la vie, répondit Gabriel qui aimait ce genre de questions.

– Depuis quelques années je sens comme un manque en moi, comme s'il me manquait quelque chose au niveau de la finition de la vie, comme si je n'étais pas complet par moi-même, si je peux m'exprimer ainsi. Est-ce que tu saurais ce qu'il me manque pour que je me sente bien dans la vie? Pour que je n'aie plus ce manquement dans mon intérieur? demanda David.

– Pour ton intérieur, il s'agit de ton âme qui n'est pas remplie. Est-ce que tu sais ce qu'est l'âme? Et est-ce que tu sais ce qui remplit l'âme? demanda Gabriel.

– Non je ne le sais pas, mais j'aimerais bien le savoir, répondit David.

– C'est de la philosophie. Le mot philosophie veut dire *ami de la sagesse*. Ton âme est un esprit, par opposition à la matière; elle n'est en rien matérielle, mais elle est spirituelle. Le mot spirituel vient du mot esprit. Donc, ton âme est esprit. Et alors seul un esprit peut la combler de sa présence; et cet esprit, c'est Dieu qui est pur esprit. Dans l'Évangile saint Jean dit que « Dieu est Amour » donc qu'il est esprit. Est-ce que tu vois maintenant ce qui te

Le combat de David Lapierre

manque pour combler ce vide de ton âme? Tout ajout à la réponse que je viens de te donner gâterait la sauce! répondit Gabriel.

– Tu es catholique. Est-ce là qu’il faut que je cherche? demanda David qui ne voulait pas abuser de la réponse donnée.

– C’est ce que le Fils de Dieu, Jésus, nous a donné il y a deux mille ans! répondit brièvement et complètement Gabriel.

David comprit que Gabriel lui avait donné une base pour qu’il fasse ses recherches par lui-même. Il ne voulut plus poser des questions à Gabriel.

– Il se fait tard, je vais aller me coucher. Bonsoir! dit Gabriel.

– Au revoir Gabriel. Bonsoir et bonne nuit! souhaita David.

David retourna chez lui et alla se coucher lui aussi.

André Sarazin arrive à Joliette avec sa bande de malfaiteurs

André Sarazin et sa bande de malfaiteurs, devenus criminels maintenant en se faisant complices des deux meurtres réalisés par Sarazin, arrivèrent à Joliette. Pour ne pas éveiller les soupçons, ils louèrent une grande maison de campagne pouvant loger quinze personnes. Pour subvenir à leurs besoins monétaires, ils avaient emprunté un assez gros montant d’argent chez des tenants du crime organisé à des taux d’intérêts faramineux. Ils avaient montré le satellite comme garantie du prêt, satellite qu’ils s’apprêtaient à revendre en pièces détachées pour faire plus d’argent ainsi.

Le chef ordonna à sa bande de s’occuper de meubler la maison en leur donnant quelques conseils. Il leur fallut deux jours pour obtenir que la maison soit entièrement meublée avec l’argent emprunté au crime organisé.

Le cellulaire d’André Sarazin sonna. C’était le 136 Place Lafond qui l’appelait pour lui dire que le scientifique était arrivé et qu’il n’était pas un homme facile à contrôler. Pour leur dire de prendre le dessus sur ce scientifique, André Sarazin dit à ses sbires de parler au scientifique des capacités de leur chef sur la vie d’autrui, que cela le fera réfléchir sur sa propre vie. Il leur dit encore qu’il enverrait, au 136, deux hommes pour amener ce scientifique là où ils sont cachés présentement.

Le combat de David Lapierre

Les deux hommes promis par André Sarazin arrivèrent au 136 Place Lafond pour escorter le scientifique à la cache où le reste de la bande de Sarazin se trouvait. Ce scientifique qui avait vendu son âme pour du vil argent regrettait amèrement la vie qu'il avait maintenant et voulait retourner à celle qu'il avait avant la trahison de sa moralité en tant qu'homme.

Les deux policiers qui surveillaient la maison du 136 virent très bien qu'il y eut un transfert de personne. Ils photographièrent toutes les personnes qui y résidaient et la personne qui fut amenée sous l'escorte de deux malfaiteurs; tant qu'à ceux qui faisaient l'escorte, ils les connaissaient déjà comme appartenant à la bande d'André Sarazin, leur photo et leur histoire ayant déjà été diffusées aux postes de police du Canada par le directeur de la prison. Ils avertirent le QG de l'arrivée des deux malfaiteurs au 136 Place Lafond et des personnes impliquées.

Quand la Sureté fut avertie du récent mouvement de personnes qu'il y avait à cet endroit, elle espérait qu'elle apprendrait où était le lieu où se cachait une autre portion de la bande d'André Sarazin. D'autres policiers, munis de deux autos-fantômes, arrivèrent au 136 Place Lafond et se préparèrent à suivre les deux bandits qui étaient arrivés en auto. Le silence radio des voitures de la Sureté qui enquêtaient sur cette affaire était exigé par les supérieurs des policiers pour cette mission.

Le combat de David Lapierre

5. Conclusion

La lettre que David écrivit et remit à sa secrétaire pour qu'elle termine l'en-tête et l'envoie au juge prenait tellement la défense d'Alain Sansfaçon par des arguments qui se basaient essentiellement sur les faits qu'elle émut le juge assez pour que celui-ci en tienne compte dans l'établissement de son jugement. Aussi, grâce à la vie sauvée de David Lapierre, Alain Sansfaçon se vit-il libérer de toute la peine qu'il aurait dû purger s'il n'avait pas accompli son acte héroïque. Alain Sansfaçon s'en retourna dans sa ville natale de Trois-Rivières et promit à David qu'il continuerait de s'approcher du Seigneur comme il le lui avait montré.